

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges BOZONNAT

Frédéric mistral, Une figure catholique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1930, tome 29, p. 216-226

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Une figure catholique

Frédéric Mistral

Pour répondre au désir de l'auteur, nous publions d'abord la lettre suivante, dont nous le remercions, ainsi que de son texte très gracieusement accordé à nos lecteurs :

Lausanne, 1^{er} décembre 1930.

*Monsieur le Chanoine Dupont Lachenal,
St-Maurice.*

Monsieur le Chanoine,

Vous me demandez ma conférence : je vous la donne volontiers. Elle a été faite pour votre abbaye¹, c'est-à-dire qu'elle vous appartient. La relisant, je pensais à la corriger : écrire et parler sont deux tâches différentes ; elle était faite pour la parole, ce qui vous expliquera certains défauts. Je voulais, en outre, répandre quelques idées — c'est pourquoi me retirant volontairement, j'ai laissé parler autrui. Puisse ce travail n'avoir pas été fait en vain ! Ce serait mon seul souhait, ce serait aussi proclamer ma profonde reconnaissance à l'abbaye de St-Maurice, pour l'accueil si aimable qu'elle m'a réservé.

G. B.

Je vais entreprendre avec vous, Messieurs, un travail que quelqu'un, je l'espère tout au moins, entreprendra un jour d'une façon plus belle. Je vais essayer de vous présenter une figure catholique, la figure d'un poète, celle de Frédéric Mistral, né en 1830, mort en 1910. Je n'ai pas voulu faire à votre intention une simple biographie, qui eût été forcément trop sèche et dont vous pouvez facilement trouver les éléments dans n'importe quel dictionnaire convenablement rédigé. Voici de quelle façon je procéderai : je commencerai par vous montrer l'injuste florissant au XIX^e siècle autour des écrivains catholiques —

(1) Le dimanche 16 novembre.

que ce soit des poètes, des romanciers ou des historiens —, injustice qui toucha naturellement Mistral. Puis, nous examinerons ensemble quelques traits caractéristiques de la vie de Mistral et ensuite, au lieu de nous attarder sur des chefs-d'œuvre que vous pouvez lire sans mon secours, nous tâcherons de déterminer quelle est sa place exacte dans la vie littéraire, quelle est l'influence qu'il a pu exercer. Et là nous trouverons la figure de Paul Claudel, le plus grand poète catholique contemporain. Puis, en guise de conclusion, nous verrons si Mistral est vraiment digne du nom de poète catholique, autrement dit si l'on peut justifier le titre de la petite conférence que je vous donne aujourd'hui. Encore une remarque que je vous prie de ne pas oublier : mon sujet était extrêmement vaste et j'ai dû forcément me limiter. Il y a beaucoup de questions que je ne pourrai qu'effleurer. J'ai essayé, cependant, dans les limites qui me sont accordées, de ne faire montre que d'impartialité.

Je vais essayer de corriger quelques jugements, de réparer quelques injustices — ce qui est la tâche la plus noble à laquelle un homme de lettres puisse aspirer. Les renommées et les gloires, vous le savez, sont distribuées à la surface du monde avec un arbitraire étonnant et telle ou telle de ces gloires n'attend même pas quelques mois pour disparaître complètement. Du point de vue littéraire, le dix-neuvième siècle français manifeste une curieuse caractéristique : il n'a jamais voulu accorder, pour des raisons d'ordre divers, aux écrivains catholiques, la place qu'ils méritaient justement. Les ennemis de leur religion — qui sont innombrables —, il est naturel, il est nécessaire qu'ils aient commis cette injustice. Mais que penser de l'attitude de leurs coreligionnaires, que penser de notre ignorance ? Quelle émotion pouvons-nous éprouver, en suivant le tragique destin d'un Léon Bloy, encore inconnu il y a quelques années ? C'est un peu pour répandre leurs excellentes idées que je prends la parole aujourd'hui : cette parole ne pourra être qu'un faible témoignage ; mais il vaut mieux, en pareil cas, faire montre de sa faiblesse, que de se taire tout à fait. Puisse cette parole faire connaître quelques œuvres essentielles qui nous ont aidé à vivre, à supporter les injustices, à aimer Dieu.

On dit communément — je vous parle de l'opinion courante — que le plus grand romancier de la fin du XIX^e siècle

est Gustave Flaubert. Il n'en est rien. Le plus grand romancier — et c'est une chose dont nous pouvons être fiers — est Barbey d'Aurevilly, qui traversa son siècle en gentilhomme catholique et que Lamartine a nommé, d'une manière heureuse : « Le duc de Guise de notre littérature » ; le meilleur portrait de cet écrivain, c'est l'écrivain lui-même qui nous l'a laissé :

Je me nomme le sagittaire
Je suis né sous ce signe et je le mets partout.
Et dans ce monde inepte, ennuyeux et vulgaire
J'aime à lancer ma flèche à tout.

Seulement, lancer sa flèche à tout, cela vous vaut de graves ennuis et d'Aurevilly l'a bien vu, qui a dû faire sa vie seul, sans appui d'aucune sorte et qui est mort à peu près inconnu. Je suis d'avis que son œuvre est au premier rang, et pour une raison très simple ; en ce siècle matérialiste, naturaliste, qui aime la fange et qui s'y roule volontiers, d'Aurevilly s'est toujours tourné vers les forces éternelles. Par là, cette œuvre respire : il y coule un air calme et sain. La présence de Dieu y est nettement visible, ce qui donne à toute chose sa juste valeur. Même remarque pour Villiers de L'Isle-Adam, encore plus inconnu, si c'est possible : le catholicisme de celui-ci est si intransigeant, qu'il lui a valu une armée d'ennemis. Nous évoquerons ici son attitude et nous dirons avec lui : Moi, je ne daigne punir les gouffres — qu'avec mes ailes.

Même position dans la science historique : on a toujours préféré Michelet à Fustel de Coulanges. Or les trois quarts de l'œuvre de Michelet sont en toc, en esthétique de théâtre, je veux dire en faux bois, en faux marbre, en fausses pierres. Fustel de Coulanges, auteur catholique également, est une admirable intelligence historique. A mesure que les années s'écoulent, son œuvre s'affermi et le temps au lieu de l'effriter, lui donne la dureté des rochers de son pays.

On dit aussi communément que le plus grand poète du XIX^e siècle est Victor Hugo : je suis d'avis qu'il n'en est rien. Notez bien que je ne fais pas ici œuvre de pamphlétaire et que je ne cherche pas, par plaisir juvénile, à démolir les idoles consacrées ; j'ai lu, à votre intention, beaucoup d'œuvres de lourde réputation. J'ai simplement comparé et je vous livre le résultat de mon enquête. Le plus grand poète du XIX^e siècle — il faut le dire tout de suite, est encore

un catholique, dont la religion s'est toujours affirmée avec éclat : Frédéric Mistral, dont on fête cette année le centenaire. J'entends par grand poète celui qui a su dominer son temps, lui indiquer la voie à suivre, qui a su en tirer les harmonies les plus puissantes, qui a sauvé sa cité des chimères dangereuses, et qui représente l'âme de son peuple. La moitié de l'œuvre de Hugo est tombée dans l'oubli et l'on éprouve une pénible impression de lassitude à relire cette poudreuse littérature : voilà un homme qui est grand quand il a pris la peine de réfléchir avant d'écrire — chose beaucoup plus rare qu'on ne croit dans la littérature. J'ajoute que le panthéisme ou la philosophie — si vous préférez — à laquelle il s'est adonné durant ses dernières années est de qualité fort inférieure et répugne à tout esprit délicat qui aime à se servir utilement de la raison que Dieu lui a accordée. Car il nous faut faire ici la distinction qu'on oublie toujours entre la notoriété et la gloire. Qui, de nos jours, ne saurait posséder la première de ces qualités ? Il y a des journaux pour cela, il y a des contrats de publicité, il y a des amis complaisants, il y a des récompenses officielles, des prix littéraires — bref, tous ces hochets qui font grand effet dans le monde des ignorants. Et puis, il y a la vraie gloire, qui est surtout silencieuse, qui grandit peu à peu dans l'ombre : il y a tel livre qui fait son chemin petit à petit et s'en va toucher des cœurs qui s'ignoraient. Ce sont quelques fidèles épars dans le vaste monde, qu'une même admiration rapproche. Leur nombre grandit peu à peu, encore une fois : le livre étend sa réputation, jusqu'au jour où il éclate aussi neuf que le matin de son apparition. Il en est ainsi, Messieurs, de Mistral : ce n'est pas un homme qui a cherché ce qu'un jour Shakespeare décrivait admirablement, dans les termes suivants : « Le seul moyen de conserver sa renommée florissante, est d'en acquérir tous les jours une nouvelle ; ne plus faire parler de soi, c'est se condamner à être mis au rancart, comme ces vieilles armures rouillées que l'on accroche aux murailles, pour en faire de vains trophées. Apprenez également que le chemin de la gloire est tellement étroit qu'il est impossible d'y marcher deux de front. D'où la nécessité, quand on tient la corde, de ne la lâcher à aucun prix, sous peine de se voir aussitôt distancer par la multitude de ses rivaux. La gloire ? voulez-vous que je vous dise à quoi elle ressemble encore ? A une de ces maisons à la mode qui ne désemplissent pas et dont

le maître se hâte de serrer la main du partant, pour se précipiter, bras grands ouverts, à la rencontre d'un nouvel hôte. Voyez-vous, les seuls traits que les hommes possèdent en commun sont, d'une part, un engouement général pour la nouveauté, fût-elle de l'espèce la plus banale, et, par ailleurs, un penchant inné à préférer le clinquant tout battant neuf à du véritable or un peu terni... » (Troïlus et Cressida).

Nous verrons que la gloire de Mistral est d'une autre qualité et qu'elle s'installera toujours plus solidement dans le cœur des hommes.

Dans une Europe bouleversée par tant d'événements et déchirée par tant de doctrines morales, politiques ou religieuses, il est nécessaire de connaître la leçon qu'il nous a laissée. Je l'appellerais volontiers « Professeur d'Humanités », ce qui doit être en définitive son plus beau titre de gloire : vous savez tous qu'il y a aujourd'hui une brûlante question qu'on appelle la question des humanités. Vous l'avez résolue à votre façon, je l'ai résolue autrefois à la mienne — car nous avons tous plus ou moins tempêté devant une version grecque ou latine que nous ne pouvions pas traduire. La question est très simple : puisque ces matières offrent des difficultés, supprimons-les de nos programmes, c'est ce qu'on fait dans nombre de pays. Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est là une profanation tellement épouvantable, que nous devrions tous sursauter d'horreur en l'entendant formuler. Connaître le latin, c'est connaître sa langue, de la façon la plus simple et la plus directe, l'intelligence complète des mots français ne s'obtient que par les racines grecques ou latines, — ce sont là des avantages qui valent quelque chose, c'est entendu, mais qui ne sont que des avantages matériels — si j'ose dire. Montesquieu, dans un discours à l'Académie de Bordeaux, disait un jour : « Il n'y a personne qui n'ait vu dans sa vie des gens qui, appliqués à leur art, auraient pu le pousser très loin, mais qui, faute d'éducation, incapables également de rendre une idée et de la suivre, perdaient tout l'avantage de leurs travaux et de leurs talents ». Voilà l'avantage des humanités : elles seules permettent à l'esprit de donner sa mesure. Si peu qu'on en ait retenu, il y a une semence déposée là, un germe qui viendra à maturité tôt ou tard. Voilà ce qu'avait largement compris Mistral, qui a su redonner à sa langue sa pureté primitive, en faire un outil

littéraire : par là, il s'est montré un admirable créateur de langage, il a suivi sa langue depuis le temps de César jusqu'à son temps, il est en même temps l'inventeur d'une nouvelle métrique, d'une forme d'expression dont il a tiré des effets surprenants. Nous aurons à revoir toutes ces questions une à une : mais il est temps que je vous donne quelques minces renseignements biographiques. Nous apprendrons tout de suite à connaître et du même coup à respecter cette grande figure.

Bien entendu, tout le monde, ou à peu près, connaît le nom de Mistral auquel on accole infailliblement celui de Mireille, comme on dit Gœthe et Werther. Seulement Gœthe a toujours joui de la réputation dont il était digne, tandis que Mistral est encore à peu près méconnu. On ne veut pas comprendre les raisons profondes qui l'ont poussé à écrire en provençal ; pourquoi s'est-il obstiné dans le provençal, alors que la gloire — cette fameuse gloire — l'attendait dans des œuvres françaises ? Nous savons tous qu'en critique le temps est le grand justicier ; mais il y a des traductions de Mistral, de toutes les œuvres de Mistral, faites par lui-même, avec une connaissance complète de notre langue. Il n'y a pas un manuel de littérature qui a l'air de se douter que la France a eu au XIX^e siècle un poète comparable aux plus grands — un Gœthe, un Dante, un Shakespeare — toute une pléiade d'artistes qui ont travaillé pour la grandeur de leur pays et qui au moyen de manifestes ont largement répandu leur message. Et puisque nous parlons d'un poète, pourquoi ne pas raconter aux adversaires de ce poète, une histoire poétique que je tire de l'almanach provençal. Elle nous apprendra du moins à ne pas nous fier aux apparences et à comprendre que les mêmes paroles n'ont pas le même sens pour tout le monde.

Un monsieur qui était à la chasse, un matin, et qui avait soif, entra dans une ferme pour boire un coup. Il y trouva un petit garçon, sous la cheminée, qui soufflait le feu, doucement, doucement, au derrière de la marmite. — Bonjour, mignot. — Bonjour. — Et que fais-tu là, seul ? — Je regarde, répondit l'enfant, les allants et venants. Et toujours, j'en fais quelqu'un prisonnier. — Prisonnier ? Allons... Et ta mère, où est-elle ? — Ma mère, elle est allée au four... cuire le pain que nous avons mangé la semaine passée. — Et ton père ? — Mon père ? Coquin de sort : d'un diable il est allé en faire deux. — De mieux en mieux... Mais ta sœur ? — Ma sœur ? Ah ! pauvrette, elle pleure son rire de l'an passé. Notre monsieur ouvre de grands yeux : — Allons,

tu es un farceur. M'expliqueras-tu ce que cela veut dire ? — Rien de plus simple, fit le jeune garçon. Je vous ai dit : Je regarde les allants et venants et toujours j'en fais quelqu'un prisonnier. N'est-ce point vrai ? Je guette les pois chiches qui montent et descendent dans la marmite qui bout et toujours j'en avale quelqu'un. — Bravo ! — Ma mère est allée cuire au four le pain que nous avons mangé la semaine passée. Et ne direz-vous pas comme moi ? La semaine passée, notre farine n'étant pas faite, nous fûmes obligés d'emprunter du pain... Et aujourd'hui, ma mère est allée cuire pour le rendre. — Bon ! — Mon père, vous ai-je dit, coquin de sort ! d'un diable est allé en faire deux. Car figurez-vous, Monsieur, que nous devons cinquante francs à un de nos voisins. Et pour payer cette dette, il est allé de nouveau emprunter 25 francs ici et 25 francs là. Au lieu d'un diable qui nous poursuivait, ah ! n'est-il pas vrai que nous en aurons deux ? — Tu es un fin luron, dit le monsieur épaté. Où as-tu appris tout cela ? — A l'école des grillons, Monsieur, et des lézards...

Ce que je n'ai pu vous rendre, c'est la vigueur et l'accent du style de Mistral. A côté d'œuvres désormais classiques — Mireille, Nerte, Calendal, le Poème du Rhône, — Mistral a écrit une foule de sentences, de proverbes, de contes, de facéties, où s'exprime toute l'âme de son peuple. Il se moque doucement des choses qui lui sont les plus chères, à la façon de ces délicieux conteurs du Moyen-Age, qui sont un des trésors de la littérature française : c'est que son éducation l'avait préparé à un tel devoir. Mistral est né en 1830 ; il passa toute la première partie de sa vie dans la ferme familiale, entre son père et sa mère, dont il nous a laissé d'inoubliables portraits. Il poussa dans les champs, dans les blés, et depuis tout petit, il manifesta quelques traits caractéristiques qu'il nous est facile de retrouver maintenant, mais que sa mère remarquait déjà. Voici ce qui lui arriva en particulier, lorsqu'il avait quatre ou cinq ans. Il y avait près de la ferme paternelle, de magnifiques fleurs croissant au bord des eaux, par grosses touffes, des iris, que le petit Mistral convoitait fort. Un jour que tout le monde était à travailler, l'enfant, qui portait encore des jupes, se dirigea vers ce fossé où poussaient les fleurs. Il descend doucement au bord de l'eau, il envoie la main, il se courbe, mais comme les fleurs étaient trop éloignées, patatras ! il tombe dans l'eau jusqu'au cou. Sa mère accourt, le tire de l'eau, lui donne quelques claques et le fait filer devant elle, trempé comme un caneton. — « Que je t'y voie encore, vaurien, vers le fossé. Tu ne sais donc pas qu'il y a un gros serpent caché dans l'herbe et qui hume les oiseaux et les petits

enfants ? » Puis elle lui met ses sabots et sa robe des dimanches et l'envoie jouer. Le petit Mistral s'en va faire des cabrioles et paf ! le voilà de nouveau au bord du fossé. « Oh ! mes belles fleurs jaunes. Elles étaient toujours là, me faisant montre d'elles, au point qu'il ne me fut plus possible d'y tenir. Je descends doucement, bien doucement sur le talus. Je place mes petons bien ras, bien ras de l'eau ; j'envoie ma main, je m'allonge, je m'étire tant que je puis... et patatras ! je me fiche jusqu'au derrière dans la vase... »

Vous pouvez vous imaginer quelle fessée retentissante il reçut encore tout noir de boue puante. En pleurnichant, il revint à la maison et là, on lui mit sa galante robe des jours de fête, celle qui avait des raies de velours noir, poutillée d'or sur fond bleuâtre. — « Va garder les poules, lui dit sa mère, et ne va pas te salir. » L'enfant va garder les poules, mais imaginez-vous qu'une de ces poules se met à courir après une sauterelle, tout à travers les champs, jusqu'au bord du fameux fossé. Encore une fois ? Cette fois, je ne tomberai pas, pensa le petit Frédéric. Il s'aide d'un jonc, le jonc casse et au milieu du fossé, il tombe la tête la première. Cette fois, que va dire ma mère ? Dans le chemin, il la voit venir, mais toute en larmes et qui disait : « Je ne veux pas le frapper, ce gars n'est pas comme les autres, il ne fait que courir pour ramasser des fleurs, il perd tous ses jouets en allant dans les blés chercher des bouquets sauvages. Bienheureuse encore — je vous en rends grâce, mon Dieu — qu'il ne se soit pas noyé. » Alors, ils se mettent tous les deux à pleurer le long du fossé et quand ils arrivèrent à la maison, elle mit son enfant au berceau, de peur d'un effroi. Et puis, entre nous, il n'y avait plus d'habit. Et le petit s'endormit : il se mit à rêver et savez-vous de quoi ? Mais des belles fleurs qui croissent au milieu des eaux. Tout à coup, il entendit une voix qui criait : « Frédéric ! » « Je m'éveille et que vois-je ? Une grosse poignée de fleurs couleur d'or qui blondissaient sur ma couchette. Lui-même, le patriarche, mon père, mon seigneur, était allé cueillir les fleurs qui me faisaient envie ; et la maîtresse, ma mère belle, les avait mises sur le lit... »

Tout Mistral est dans ce petit récit : son obstination, son amour des belles choses, les déconvenues qui l'attendent et enfin la récompense promise à son labeur, car ces fleurs sont venues sur sa couche comme la poésie qu'il aimait toute

sa vie, qu'il chercha toute sa vie et qui lui vint, pourrait-on dire, pendant qu'il dormait. Il vécut une vie extrêmement heureuse dans la campagne paternelle : c'est là qu'il reçut les premiers enseignements de droiture, de probité qu'il devait manifester dans le domaine littéraire. Il fit des études fantaisistes dans plusieurs collèges — je dois avouer qu'il faisait surtout des « plantiés » ce qui est la façon provençale de faire l'école buissonnière. Ce n'était pas un élève très docile : il réussit cependant son baccalauréat à Nîmes, au milieu des gens qu'il décrivit 58 ans plus tard, comme il suit :

Toute la tablée de l'auberge dans laquelle j'avais pris une chambre me demanda : que va-t-on vous demander par exemple ? — On nous demandera, je suppose, toutes les batailles qui se sont livrées dans le monde depuis que les hommes se battent : les batailles des Juifs, les batailles des Grecs, les batailles des Romains, celles des Sarrasins, des Espagnols, des Français, des Hollandais, des Hongrois, des Polonais... — Ah ! tonnerre ! cria toute la table, à quoi cela peut-il servir ? — On nous demandera aussi le nom de tous les rois, de toutes les contrées, de toutes les montagnes et de toutes les rivières... — Que je vous interrompe, me dit un jardinier, qui parlait du gosier... Savez-vous comment il se fait que la mer soit salée ? — Parce qu'elle contient du sulfate de potasse, du sulfate de magnésie, du chlorure. — Oh ! que non, me dit l'autre... Un poissonnier m'assura que ça venait des bâtiments chargés de sel qui y ont fait naufrage, depuis tant et tant d'années... — On nous demande comment se forme la rosée, la pluie, la gelée, l'orage, le tonnerre... — Que je vous interrompe, me dit encore le jardinier : vous devez savoir, jeune homme, d'où sort le mistral ? J'ai toujours entendu dire qu'il sortait d'un rocher troué et que si on bouchait le trou, il ne soufflerait jamais plus. — Ce serait une belle invention. — Que je vous interrompe. Le gouvernement s'y oppose, car sans le mistral, la Provence serait le jardin de la France. Et qui nous tiendrait, nous serions trop riches. — On nous interroge sur le nombre et la grosseur des étoiles, combien de milliers de lieues séparent la terre du soleil... — Ah ! celle-là me passe pas... Car qui est-ce qui va là-haut pour mesurer ces lieues ? Les savants se moquent de vous, mon garçon.

Ce qui n'empêcha pas ces braves gens d'attendre le résultat de son examen et de lui faire une fête improvisée, parce qu'il l'avait réussi. « Maillanais, nous sommes bien contents. Vous leur avez fait voir, à ces petits messieurs, que de la terre, il ne sort pas seulement des fourmis, il en sort aussi des hommes. » Et l'on fit, en l'honneur du nouveau bachelier Mistral, un tour de farandole. Ce fut la première fois qu'il connut la popularité.

Il s'en alla à Aix-en-Provence faire des études de droit, passa son diplôme, ne plaida jamais et revint dans son pays pour toujours. Dans son village, avec ses amis, il se consacra au Félibrige, à la renaissance de la Provence dans ses mœurs, ses coutumes et sa langue. Puis ce fut le succès triomphal de Mireille après lequel, par la force des choses, même des poètes plus vieux que lui devinrent ses disciples : Aubanel, Roumanille, Paul Arène, Félix Gras. Il faut vous représenter une troupe de jeunes artistes, littéralement ivres de poésie, de vers, de chansons, vivant dans un des plus beaux pays du monde, en communication directe avec ce pays et qui, aux heures de doute, n'ont qu'à se retourner vers le pays qui les approuve et leur redonne des forces. C'est un véritable jet de poésie nationale qui fait penser à la Pléiade de Ronsard et de Du Bellay. C'est une chose extrêmement rare en histoire littéraire : nous n'avons jamais manqué d'écoles, Dieu merci ; mais il est difficile de trouver l'équivalent d'une pareille foi, d'une pareille confiance les uns dans les autres, d'une poésie telle qu'elle les confond tous dans la même atmosphère admirable. Je sais ce que ces mots ont d'excessif, mais pour une fois il faut leur redonner leur pleine valeur. Ces poètes en sont dignes, car leur esprit a transfiguré la réalité. Ils ont ignoré les basses jalousies, les combines florissantes et cette commercialisation artistique si forte de nos jours. Il suffit de lire leurs confidences : on ne trouve pas, même dans les cahiers intimes, ces accents de haine et cette expression grossière de l'envie qui abondent dans les cahiers d'un Sainte-Beuve, justement appelés « Mes Poisons ». Ces poètes envient Mistral c'est entendu, mais c'est une envie platonique qui s'exprime avec amour. Ils sont autour de lui comme autour d'un chef qui les conduit dans la bonne voie : pas un n'a failli à son devoir. Ils sont morts les uns après les autres, ceux qui restaient ont serré les rangs. Ils n'ont jamais oublié les disparus, ils ont au contraire embelli leur mémoire. Dites-moi maintenant si ces phénomènes abondent en histoire littéraire ? En outre ce sont des hommes et non seulement des poètes : ils ont une rude noblesse, celle du vieux musicien Bach, qui leur interdit toutes les sales compromissions et ne les oblige à mentir, lorsqu'ils mentent, que d'une façon poétique. Nous n'avons pas conservé, malheureusement, de souvenir des discussions qui les faisaient cheminer à travers toute la Provence. Mais voici tout au

moins quelques histoires que Mistral a dû raconter à ses amis avant de les mettre dans l'Almanach provençal :

LA MESSE DES BOURRELIERS

Les bourreliers et les selliers qui les uns et les autres travaillent le cuir, s'entendirent entre eux une année pour faire ensemble leur fête. Ils allèrent commander d'abord une belle messe et bras dessus bras dessous, ils vinrent à l'église. Le prêtre entama la messe de la fête ; et venu le passage *cæli calorum*, les selliers frétilaient de joie : Voyez, se disaient-ils les uns aux autres, *selli sellorum*, il parle de nous. Messe dite, les selliers bien contents disent aux bourreliers : — Si nous allions payer le curé, ce serait toujours autant de fait. — Payer ! répondirent les bourreliers mal gracieux, mais vous voulez rire, il n'a parlé que de vous ; avec son *selli sellorum* il n'en finissait plus. Mais de *bourli bourlorum*, nous n'avons rien entendu, et nous ne payons pas.

LE TISSERAND ET LA SAINTE VIERGE.

Quand l'Enfant Jésus fut grand, la Sainte Vierge qui filait pensa à lui faire un trousseau. Elle prit donc ses écheveaux et les alla porter au tisserand pour une toile. La toile faite, le tisseur l'apporta, disant : — Bonjour, Marie, je vous apporte votre toile. — C'est bien, dit Marie. Et alors elle prit la toile et ne parla pas de paiement. Et le tisserand s'en retourna. Au bout de quelque temps il revint : — Bonjour, Marie, je venais chercher mon argent : vous oubliâtes de me payer. La Sainte Vierge lui dit : — Vous avez usé tous les écheveaux ? Tous, dit l'homme. — Eh ! bien, alors, dit la Vierge, vous avez dû trouver le paiement dans le plus gros. Et le tisseur, qui justement avait dérobé le plus gros des écheveaux, baissa la tête, honteux, et s'en alla sans rien dire.

(A suivre)

G. BOZONNAT